



La Structure Disfigurée De La Conscience Malheureuse use Dans La Pensée De Hegel

Dra. Lorena Souyris Oportot¹

Résumé

Dans la pensée de Hegel, la figure de la "conscience Malheureuse" est essentielle pour comprendre le statut de la reconnaissance, de la contradiction, du déchirement et de la scission. Dans ce sens, on découvre chez Hegel une expérience du tragique de la vie où les concepts avant signalé inscrivent et déterminent la formation de la conscience. De ce point de vue, les déplacements théoriques que Hegel met à ce sujet que nous nommons subjectivité ouvrent une perspective épistémologique qui reprend le travail de l'acte critiqué en tant une pratique qui se propose d'inscrire un savoir critiqué.

Ce savoir est défini, à son tour, comme un processus réfléchissant dans le mouvement des figures de la conscience, dans la mesure où sa limite dénote une pensée "Par la"nte qui mobilise les figures vers ce défiguré et qui permet à la conscience de faire d'elle même un trajet, c'est-à-dire, son propre parcours critique. À partir de ce cadre théorique, je réfléchis au pouvoir politique du statut du défiguré dans la conscience Malheureuse pour penser ce contemporain. Ainsi, le moment du Malheureuse qu'il constitue à la conscience Malheureuse est compris comme l'institution du lieu de l'acte critique.

Palabras clave : crise / critique - figure / défigure - conscience - déchirement - subjectivité.

I. Introduction

La problématique centrale de la figure de la « conscience Malheureuse », exposée par Hegel dans son ouvrage "La Phénoménologie de l'Esprit", tourne autour du développement logique du contenu de la conscience-de-soi vers sa liberté. Développement qui passe notamment par les moments dialectiques contenus dans la conscience-de-soi la conscience stoïque, la conscience sceptique et la conscience Malheureuse. La méthode rationnelle qui permet à la liberté de s'exprimer est celle d'un auto-mouvement contradictoire du contenu lui-même que cette conscience-de-soi se donne.

Cela étant, dans le traitement logique que nous venons de citer, il subsiste une exigence interne qui rend compte d'une certaine structure relationnelle inscrite comme un devenir fondé sur la négativité, à savoir, sur l'inquiétude contradictoire de l'auto-mouvement qui détermine la conscience-de-soi. C'est, en effet, la figure de la conscience Malheureuse qui exerce le travail de l'unité contradictoire du négatif, parce qu'elle comporte de douleur et de déchirement et qui apparaît, dans son propre déploiement, comme l'expérience d'elle-même qui parvient à atteindre la liberté de la conscience-de-soi.

Par conséquent, la règle qui organise la conscience-de-soi est structurée par des divisions fondamentales que Hegel dénomme figures ; figures dont le processus nécessaire permet à la conscience-de-soi de mettre en marche le mouvement de retour sur soi, soit en d'autres termes, un mouvement réflexif qui passe par les déterminations-de-la-pensée. De sorte que c'est par le biais de ses moments dialectiques que la conscience Malheureuse met en évidence la tension intrinsèque inscrite dans la conscience-de-soi, à savoir, sa confrontation en tant que sujet singulier avec son essence interne qui lui apparaît comme liberté.

¹Chilienne, pédagogie en philosophie et Licenciée en éducation à l'Universidad Raúl Silva Enríquez, Chili. Master recherche des études de genre et de culture à l'Amérique Latine à l'Universidad de Chile, Chili. Docteure en philosophie contemporaine à l'Université Paris VIII, France. Actuellement, Post doctorante à l'École Normale Supérieure de Paris. Membre associée au LEGS (Laboratoire d'études de genre et de sexualité, Université Paris 8, Paris Nanterre y CNRS) et à ERRAPHIS (Université Le Mirail, Toulouse).

Ainsi, en tant que conscience d'elle-même, la conscience Malheureuse est, d'un côté, l'essence interne dédoublée qui ne cesse de se contredire et, d'un autre, l'unité de la conscience stoïque et de la conscience sceptique. Il s'ensuit que la figure de la conscience Malheureuse est tout à la fois la pure pensée supérieure et immuable du Je, "ou encore", du pur soi-même exempt de tout contenu. C'est là le lieu d'origine de la liberté (la conscience stoïque), del "inquiétude et" du déchirement de cette même liberté de la pensée qui passe par l'affirmation de la négativité concrète face à la singularité en tant que telle (conscience sceptique). Il n'en reste pas moins que la figure de la conscience Malheureuse contient également sa faiblesse dans la mesure où elle ne parvient pas à réconcilier ces deux moments. D'où son Malheureuse, c'est-à-dire, la déchirure d'une conscience-de-soi qui n'obtient pas son unité intérieure.

À cet égard, il importe de préciser que l'instant du Malheureuse, inscrit dans ce qui définit le moment de la conscience Malheureuse, ne connote pas un état psychologique mais constitue plutôt un terme figuratif d'ordre logique qui concerne la caractérisation de la conscience dans sa dualité constitutive et dialectique, dont l'unité ne serait autre que la raison.

« Il faut donc que cette conscience dédoublée dans soi, Malheureuse, parce que cette contradiction de son essence est à soi Une conscience, ait dans l'une des consciences toujours aussi l'autre et ainsi se trouve à nouveau chassée immédiatement de chacune alors qu'elle opine être parvenue à la victoire et au repos de l'unité »²

Par ailleurs, la notion de « figure » que Hegel accorde aux unités relationnelles en constant devenir tout au long de son ouvrage exprime, à l'intérieur de la conscience en général, la manière dont le mouvement dialectique se déploie et se manifeste sous diverses versions. Ainsi, l'expérience de la conscience, telle qu'elle apparaît phénoméniquement, n'est autre que le déplacement interne de ses figures dans leurs différentes traductions, notamment dans le cas de la figure de la conscience Malheureuse. Par conséquent, au sein de la conscience-de-soi, le mouvement de ses figures s'établit et se détermine en soi-même dans une attitude particulière de la conscience-de-soi, dont la forme d'effectivité du mouvement des figures est la relation elle-même ou, plutôt, le lieu de médiation interne qui permet à la conscience-de-soi de se traduire par le devenir de ses figures.

De ce point de vue, la notion de « figure » contient donc le mouvement relationnel présent sous une forme délimitée, à savoir comme étant la spécificité des moments qui déterminent la conscience-de-soi figure du stoïcisme, figure du scepticisme et figure du Malheureuse. En ce sens, ces figures qui déterminent la conscience-de-soi constituent à elles toutes l'expression de l'effort déployé par la conscience-de-soi pour s'affirmer dans sa propre liberté.

Je tiens à préciser ici que même si la modalité de la conscience Malheureuse réside dans le fait qu'elle soit constitutivement divisée en elle-même, il n'en reste pas moins qu'elle constitue Une seule figure de conscience. Cette unité immédiate – quoiqu'en même temps divisée ou plutôt déchirée, d'où sa douleur et sa souffrance – est composée de deux lieux. La première position est celle de l'immuable tandis que la seconde est celle du mouvement. Ces deux situations internes de la conscience Malheureuse font de cette figure tant un moment constitutivement contradictoire que fondamental en soi-même. C'est ce que Hegel signale lorsqu'il écrit

« [...] bien que pour soi elle ne soit que la conscience changeante et que la conscience immuable soit pour elle quelque chose d'étranger, elle est elle-même conscience simple et donc immuable »³

En d'autres termes, la conscience Malheureuse devient, depuis son lieu immuable, essence immuable mais en rapport avec le mouvement de l'autre lieu, de sorte que le côté changeant s'en trouve supprimé dialectiquement et réengendré en son contraire. En conséquence de quoi, de ce devenir résulte le surgissement d'une singularité traversée par le déchirement et la douleur suscitée par la contradiction de l'immuable et du mouvement mais à partir de la propre nullité de la conscience-de-soi qui apparaît comme singularité.

Soyons encore plus précis. Chez Hegel, la conscience Malheureuse présente une certaine particularité dans le concept (Begriff) car celui-ci évolue dans plusieurs catégories de modalité. Il passe en effet tout d'abord par le jugement hypothétique, qui implique l'idée de possibilité, lieu où s'inscrit la singularité à proprement parler. Être, par exemple, telle personne et non une autre. Cette singularité ressurgit comme l'opposé logique de l'essence immuable. Puis il passe par le jugement assertorique, qui est la modalité d'existence et qui s'exprime par le fait que l'immuable possède en soi la singularité, de telle sorte qu'elle est la figure de cet immuable exprimé dans la finitude contingente d'un monde fini. Il passe enfin par le jugement apodictique, soit la modalité de nécessité où se ferait la réconciliation conceptuelle, ce que l'on peut illustrer par le fait que la seule possibilité des choses, leur nécessité, est de changer.

En conséquence, la division constitutive de la conscience Malheureuse re-trace l'expérience que cette figure fait de son Malheureuse, autrement dit, son expérience du déchirement interne qui interroge toujours la formation (Bildung) del'origine de cette intériorité conflictuelle. À cet égard, la figure du Malheureuse doit être comprise sur fond de sacrifice, d'une inquiétude de-soi où le « soi » est justement la forme et le mouvement d'une relation à-soi qui implique un va-et-vient entre le à-soi et le en-soi. Par conséquent, la conscience-de-soi n'a pas seulement conscience de sa

²Hegel, G.W.F. *“La Phénoménologie de l'Esprit”*. Gallimard, Paris, 1993. P. 237.

³Ibid, P. 250.

séparation par le biais de la figure du Malheureuse mais c'est aussi à travers la déchirure, ce sacrifice de la séparation, que la conscience a conscience-de-soi et qu'elle fait son expérience comme conscience.

Cela étant posé, il s'avère intéressant de se demander comment construire une conscience critique, depuis le déchirement de la conscience Malheureuse, à travers un lieu défiguré ? Notre objectif aujourd'hui n'est pas de développer une réponse aboutie mais plutôt de poser l'hypothèse autour de laquelle s'articule cette question et qui est la suivante. Je soutiens que, de manière contemporaine, le thème de la « critique » implique une position subjective qui est devenue en-soi le symptôme d'une « crise ». Ce qui implique à son tour que la « crise » même soit une conséquence de ladite « critique ». C'est à partir de ce questionnement lié à cette hypothèse que nous analyserons chacun des axes de réflexion de notre exposé.

Tout d'abord, nous examinerons la notion de la défigure inscrite dans la conscience Malheureuse pour établir ensuite une articulation avec la notion de critique. Dans un deuxième temps, nous tenterons de problématiser la position subjective, pris comme effet de la conscience Malheureuse, dans son rapport à la crise et à la critique. Finalement, nous proposerons une réflexion qui intègre ces interrogations en mobilisant une lecture contemporaine de Hegel.

I. Le Moment Du Défiguré Le Passage De L'État Critique À L'Acte Critique

Nous commencerons donc par le premier point en soulignant que même si nous avons déjà fait allusion à la notion de « figure » dans “La Phénoménologie de l'Esprit”, il importe de préciser que l'accès à une compression conceptuelle de son opposé, à savoir, du défiguré reproduit une opposition semblable sous la forme d'une contradiction. De fait, cette opposition est une vive contradiction qui, tout en dépassant les deux concepts en jeu, met leur inséparabilité en évidence. Cette manière de mettre en marche la contradiction entre les deux concepts – la figure et le défiguré – permet que, dans la dissolution (ou *Aufhebung*) du processus dialectique, la notion de figure disparaisse, tout en apparaissant, dans son opposé, comme ce qui est défiguré.

À cet égard, Gwendoline Jarczyk, dans son texte *Le mal défiguré étude sur la pensée de Hegel*, propose des pistes pour examiner la catégorie du défiguré comme une forme difforme, quoiqu'en formation, ou, si l'on veut, qui doit “sondevenir” à la transformation. L'évidence que Jarczyk établit au sujet du défiguré permet de comprendre la tension nécessaire des formes de détermination de l'entendement dans la conscience-de-soi, tension dans laquelle la mise en marche du négatif constitue précisément le conflit existant entre ces figures de détermination qui rendent possible le passage contradictoire vers leur défiguration.

Néanmoins, il importe d'insister sur le fait que la notion de « défigure » est ici considérée comme une figure de négativité dans “sa forme inachevée”, au sein de laquelle la « défigure » se manifeste comme la nécessité de la contradiction propre à la forme des déterminations de la pensée. Voilà, sans nul doute, l'expression d'une écriture structurelle de l'unité contradictoire de la figure et du défiguré, et dont le point d'unité est justement la forme de réunion objective du sujet. De sorte que cette unité contradictoire et déjà objective (en raison du mouvement dialectique de la négativité) permet de comprendre comment se manifeste, dans la conscience-de-soi, la figure « objective » du Soi et la façon dont elle se voit elle-même comme objectivité. Une objectivité défigurée.

En définitive – pour reprendre Hegel lorsqu'il évoque les figures de la conscience en général et de la conscience-de-soi en particulier – il s'agit là du processus dialectique au sein duquel la négativité serait le principe de la différenciation entre la notion logique de figure et son opposé, le défiguré, dans la formation même de la subjectivité et de sondevenir comme conscience-de-soi.

Par ailleurs – pour revenir à la thèse de Jarczyk – le traitement logique du défiguré va au-delà de toute figure, c'est-à-dire qu'il se soutient sous une forme ou difforme qui ne reçoit aucune détermination de figure originale.

Ce serait une sorte de trace relationnelle du négatif inscrit dans le statut de la figure qui s'exprime peu à peu à partir des conditions de tout processus de réalisation et de mobilité du devenir dialectique qui détermine la conscience-de-soi.

S'il est vrai que “La Phénoménologie de l'Esprit” répond à une économie de pensée qui prend en compte la réalité du « phénomène » dans son immédiateté pour permettre au mouvement interne de se manifester dans “son devenir” ; il n'en reste pas moins, qu'à la base, la phénoméno-logie est une ex-position de la logique du phénomène dans son mode de réalisation, qui transite de figure en figure, et où chaque figure se trouve ex-posée au-delà d'elle-même, perdant ainsi sa dimension de figure. “La Phénoménologie de l'Esprit” se considère par conséquent elle-même comme une consommation conceptuelle des diverses figures qu'elle produit, au contraire, par le rythme de sa dé-figuration conceptuelle exprimée dans le monde phénoménal.

Précisons également que le sens profond de la défiguration n'est autre que l'écriture de l'Autre sous un régime de représentation des formes des diverses figures sursumées qui se manifestent dans la conscience en général. En ce sens, dans la conscience-de-soi, l'écriture de l'Autre est le moment du défiguré de la conscience Malheureuse, dans la mesure où elle se manifeste comme l'exhibition d'une intériorité qui ne saurait être appréhendée en dehors du mouvement

logique qui lui confère la nécessité de s'exprimer comme une autre qu'elle-même et en-elle-même. D'où son déchirement.

Il est intéressant de remarquer que cette écriture de l'Autre est le mouvement rationnel de cette représentation devenue concept et qui est la négation redoublée qui maintient ce mouvement "logique d'extériorisation" ou, si l'on veut, d'exhibition qui prend la « figure » de l'aliénation.

Ainsi, cette aliénation est la forme de l'extériorité qui constitue le régime de la conscience-de-soi dans ce qu'elle a de représentative. Il s'agit en effet d'une individualité singulière, où la défigure de la conscience Malheureuse équivaut "à l'expression" de l'intérieur qui apparaît comme le Malheureuse ou le déchirement qui se manifeste dans sa défigure, en tant qu'aliénée.

Il en résulte alors un retour réflexif qui va depuis cette extériorité représentative vers une intériorité conceptuelle qui, par la suite, charge de contenu la conscience-de-soi dans toutes les figures qu'elle déploie jusqu'à les manifester comme siennes dans le mouvement dialectique, où la situation de dé-figuration conceptuelle - mais aussi phénoménologique où apparaît l'individualité - est celle du Malheureuse.

Le passage qu'établit Hegel entre la figure de la conscience sceptique et celle de la conscience Malheureuse permet de comprendre le statut du « Malheureuse » dans le sens où cette dernière version de la conscience-de-soi ne possède pas encore la clé de son unité spéculative. Cela nous amène à conclure que bien que cette figure de la conscience Malheureuse représente « l'unité » des deux autres figures - le stoïcisme et le scepticisme -, elle n'en inscrit pas moins, de manière structurelle, un état déchiré dans sa dualité représentative.

Nous sommes, donc, devant une lutte contre un ennemi en face de ce qui le fait de triompher est plutôt de succomber et d'arriver l'un est plutôt de le perdre dans son contraire. La conscience de la vie, de son être-là et de son action c'est seulement la douleur par rapport à cet être- là et cette action, puisqu'elle trouve seulement ici la conscience de son contrarié comme la conscience de l'essence et de la propre nullité⁴.

Par conséquent, si l'on analyse la figure de la dialectique "Maître/Servitude" localisée dans les premiers moments "figuraux de" la conscience-de-soi, c'est bien dans ce moment du Malheureuse que cette dialectique trouvera sa détermination ou, si l'on préfère, sa sentence "Par là" reconfiguration et, au même temps, la défiguration d'une conscience « Une » dans son déchirement intérieur.

Afin d'avancer un peu plus dans ce sujet et de pouvoir l'articuler avec la notion de critique pour examiner comment apparaît le jugement critique au moment du déchirement, il nous faut signaler qu'il existe chez les êtres essentiellement conscients d'eux-mêmes un récit, produit non seulement en termes d'identification à eux-mêmes mais aussi par l'instauration subjective entre le développement de « Soi » et la constitution du progrès des contenus conceptuels au sein du processus d'expérience. De telle sorte que ce qui est vécu par le biais de cette "instauration passe" toujours par des risques et des sacrifices. Cependant, ce récit présuppose une conception de-soi ainsi qu'une conception des autres entant qu'eux-mêmes. Il convient alors, à ce stade, de se demander ce qu'est un « Soi ». Que signifie être un « Soi » ou un « pour » soi-même ? Que signifie même le fait que ce « Soi » soit quelque chose pour quelqu'un ?

Sans nul doute, la notion première, la plus élémentaire pour traiter ces questions est le concept même de conscience. Dans la pensée de Hegel, la figure de la conscience est cruciale pour comprendre le statut de la reconnaissance, de la contradiction, du déchirement et de la scission. Toutefois, le processus par lequel la conscience se dégage en-soi-même pour-soi-même requiert une mutation dialectique qui décrit un double mouvement. D'une part, le sujet cherche la certitude dans un objet externe puis finit par la trouver en soi-même (esprit subjectif). D'une autre, le sujet, pour s'affirmer, s'oppose/renie face à un autre sujet qui le subsume/dépasse (esprit objectif). Dans cette perspective, l'on perçoit chez Hegel une expérience du tragique de la vie, dans la mesure "où ce sont les" concepts de contradiction, de déchirement et de lutte qui inscrivent et déterminent la formation (Bildung) de la conscience.

Au même temps, la pensée de Hegel est contenue par une « unité » conceptuelle (Begriff) qui permet de comprendre les déterminations essentiellement nécessaires de l'absolument concret, dont « l'idée » est la réalisation effective du concept ou, plus précisément, la réalisation de l'unité entre le concept et l'objectivité dans sa plasticité dialectique. Pourtant, cette unité porte en soi tout le déchirement de la contradiction.

Outre ces considérations, si l'on entreprend une analyse philologique du mot « conscience », l'on se rend compte que celle-ci se dit « Bewusstsein », en allemand, ce qui signifie ÊTRE (sein) conscient (Bewusst). De tous les vocables qui entrent dans ce concept, le seul qui nous soit vraiment familier, de par sa correspondance avec d'autres vocables indoeuropéens, est Sein, apparenté au latin « est » et au grec « esti ». « Conscience », pour sa part, provient du latin « cum-scientia ». Or, le mot latin scientia trouve son origine dans la racine indoeuropéenne SKEI, dont l'idée est de « fissurer »; en grec « schazo » et « schisma », diviser, ce qui donne en latin « scire », dans le sens où le fait de savoir quelque chose

⁴Ibid. P. 81.

consiste en une division de l'intelligence par rapport à son objet, qui se présente à elle comme un tout impénétrable avant que l'entendement ne commence à opérer des césures en lui.

Par conséquent, le vocable qui a conservé le concept significatif et la figure signifiante-graphique de la racine originare est le verbe « scinder ». En ce sens, la conscience dans son concept est la déchirure en acte d'une individualité « déchirée » par un sujet scindé, dont la position n'est autre que l'espace qui inscrit une attitude consciente-de-soi et pourtant aliénée-en-soi. Il est donc nécessaire de mettre en scène la conscience-de-soi pour pouvoir opérer la transition vers la conscience conceptuelle dans le développement de l'expérience, dont l'Être se détermine dans le monde normatif où cette conscience s'attribue certaines attitudes par le biais de significations et de points de vue. C'est là qu'apparaît le jugement critique. Jugement critique qui implique d'abord de s'interroger sur ce que l'on doit faire pour être compris comme un « Soi ».

Par ailleurs, si l'on part de la base que tout jugement est rationnel, celui-ci est alors logique dans la mesure où il s'introduit dans un système de transformations nécessaires qui affectent mais aussi articulent le discours lui-même, dont la formation de la conscience-de-soi est le sujet de son propre développement rationnel, vécu et extériorisé comme objet dans l'expérience. De ce point de vue, donc, la constitution de la conscience implique son affirmation rationnelle, réalisée dans les diverses formes d'exposition de ses figures ; figures qui, comme je l'ai déjà signalé, se manifestent à travers les multiples cheminements systématiques que suit la conscience lorsqu'elle essaye de manière dramatique ou, si l'on veut, déchirée, de se reconnaître comme telle. Autrement dit, lorsqu'elle tente d'être un « Soi », également dans le sens d'accepter de vivre les moments de sa constitution.

Ainsi que le postule Hegel, la conscience est « pour-soi » dans la satisfaction de l'expérience où elle connaît la certitude de sa vérité pour, finalement, trouver l'objet dans lequel elle se reconnaît et se légitime. Cet objet, qui n'est autre que la forme elle-même de l'Être-conscient qui la fonde, oblige pourtant la conscience à se justifier, à se définir et à se confronter avec ce qu'elle est en-soi ; cela implique son processus de transformation dialectique qui finit par « déterminer une » nouvelle manière d'apparaître-à-soi. En résumé, cette mutation est significative du fait que la dynamique du pour-soi et du en-soi n'obéit pas seulement à des positions contingentes mais aussi, à partir du moment où elle est constatée, à chaque position. Autrement dit, l'ordre du nouveau pour-soi constitué dépend de l'ordre du pour-soi subsumé (nié). Ce qui se passe à ce moment-là est justement le moment de la déchirure qui rend possible le jugement rationnel dont la disposition est l'institution du niveau de l'entendement critique.

De la même manière, l'ordre du pour-soi de la conscience et de l'en-soi de « l'objectivité » (l'objet de l'Être-conscient) mobilise également une unité différentielle qui est l'en-soi et le pour-soi. La différence entre les deux est le moment de la négativité qui permet le développement déchiré inscrit dans la conscience et comme conscience-de-soi et qui, de plus, rétablit un mode de pensée qui est le moment de la décision et/ou du discernement. En conséquence de quoi, c'est ici que commence à se manifester le jugement critique.

Ce qu'ici on présente comme le mode et comportement de l'immuable « s'est rendu » comme l'expérience que l'auto conscience dédoublée se forme dans son Malheureuse. Cette expérience n'est pas, certainement, son mouvement unilatéral, puisqu'elle est-elle-même conscience immuable et celle-ci, avec cela et en même temps, aussi une conscience singulière, et le mouvement, de la même manière, le mouvement de la conscience immuable, qui en-elle se manifeste lui-même que l'autre⁵.

II. Le Malheureuse Dans La Position Subjective Et Le Jeu Synthétique Crise/Critique

Le second point à considérer fait référence à la position subjective en tant qu'effet de la conscience Malheureuse comment ce lieu apparaît dans un support d'inscription traversé par la différence nominale crise/critique ? Il se trouve, tout d'abord, que la notion de « critique », prise dans son sens philologique, vient de la même racine étymologique que le concept de « crise ». D'une part, le mot « critique » provient du grec *κρισις* qui signifie jugement, décision et provient du verbe « Krino qui » veut dire « je décide, je sépare, je juge ». D'une autre, la notion de crise, dérivée du grec *krisis*, qui vient aussi du verbe *krino*, fait également référence à la « décision ». Elle désigne donc, de ce fait, le moment où il se produit un changement très marqué, en une chose ou dans une situation donnée.

En effet, le jugement critique est en rapport, à la base, avec les conditions ontologiques de la formation subjective dans ce qu'elle a de conscience-de-soi liée, d'une certaine manière, à un statut compréhensif au sein duquel l'interprétation de cette position subjective se réalise/s'accomplit dans l'exercice du jugement critique.

Précisons davantage ce point. Il existe une stratégie critique qui provient du pouvoir de la raison, dans le sens où celle-ci renferme une opération de décision qui met un terme catégoriel au conflit lorsque celui-ci impose un ordre de vérité. Cela laisse entrevoir qu'il y a dans la structure de la raison humaine un dispositif qui ne peut éviter la contradiction où la raison s'affronte elle-même. Ainsi, cette stratégie critique consiste à conduire la pensée d'une telle inconscience-de-soi,

⁵Ibidem.

imposée de manière dogmatique, vers l'autonomie capable de se légitimer dans l'articulation de sa réflexion pour, de là, pouvoir faire œuvre de discernement et prendre position grâce à la production de nouveaux concepts et idées.

De telle sorte que l'instance critique consiste justement à sortir de l'inconscience-de-soi liée à un état de crise. En d'autres termes, résoudre un état de crise revient à s'interroger, à juger et à mettre en conflit certaines vérités inscrites dans la pensée et déployées dans les diverses figures de la conscience-de-soi, ce qui entraîne la position subjective. Position subjective que permet, au moment de son Malheureuse, l'instance critique dans le sens où elle parvient à libérer ses énoncés et l'ensemble des procédés de validation qu'elle met en jeu, dans les déplacements et transformations conceptuelles que la raison effectue par le biais du dépassement (*aufhebung*), en mettant en tension dialectique l'ordre de vérité d'un signifié.

Il s'agit là sans nul doute d'un exercice de réflexion subjective qui permet de s'introduire dans un autre mode d'élaboration analytique et dont la méthode consiste à réaliser une opération philosophique du lieu subjectif, impulsé par la conscience Malheureuse, dans laquelle l'on peut identifier l'instance critique. Cette situation réflexive est précisément ici le moment de crise où la mise en marche de la décision et du jugement rationnel revient à mettre en tension son objet de réflexion, à savoir, le sujet scindé confronté à lui-même. Dès lors, l'on note une sorte de déduction subjective qui semble orienter la réflexion et l'instance critique vers la genèse des structures catégorielles à partir de la conscience-de-soi. En d'autres termes, il s'agit d'observer là que c'est dans le dépassement immanent de la conscience pour-elle-même que s'inscrit l'instance critique.

Par conséquent, la situation critique/crise ne dépend pas d'une évaluation extérieure ni transcendantale de la position subjective dans le contenu de la conscience-de-soi mais plutôt de la différence interne de ses contenus figuraux qui deviennent dé-figuraux et qui, en passant d'une position à une autre, transitent nécessairement par un état de fissure et de contradiction où se loge le Malheureuse.

De ce point de vue, la critique est l'acte de l'excès (dépasse) d'un type de savoir fixé dans un ordre de vérité limité. Il apparaît alors une autocritique de la position subjective qui subit de manière déchirée l'action symptomatique d'une violence qui vient d'elle-même et qui correspond au moment de crise manifestée par la défigure de la conscience Malheureuse. Aussi, la critique est auto-critique interne dont la position subjective, au moment du jugement impulsé par la contradiction entre ce qu'elle vise comme un en-soi et son savoir effectif de cet en-soi, doit s'affronter dialectiquement, et lors de moments de crise, à la conscience qu'elle a de l'objet-Être-objectif, l'autre en tant que soi-même, être un « soi » qui soit quelque chose pour quelqu'un et à la conscience qu'elle a d'elle-même.

En prenant pour objet de réflexion de notre étude la pensée de Hegel, notamment l'analyse du moment de la conscience Malheureuse inscrite dans la conscience-de-soi, notre intention est de repenser un discours de la critique qui présente l'avantage de désigner à la fois un acte et le processus qui résulte de cet acte. En ce sens, il ne s'agit seulement pour nous d'énoncer ce discours critique mais également d'examiner, dans le processus qui va de l'acte vers son résultat, l'ensemble structuré des énoncés que ce discours peut produire dans la critique, comme critique et au sein du contexte de crise.

Plus encore, si l'on est en droit de parler d'un savoir critique, en tant que réflexion contradictoire, inscrit dans le traitement rationnel dialectique qui mène la conscience-de-soi au mode de la défiguré du Malheureuse, ce savoir se définit comme discursif dans la mesure où son terme dénote une pensée- "Par la"nte qui permet au discours de faire de lui-même un trajet, c'est-à-dire son propre parcours critique. De sorte que le processus de validation requis pour mener à bien la spécificité d'une pensée critique dans la position subjective, en tant qu'effet du sujet scindé, est l'élément conceptuel qui apparaît dans la réflexion d'une absence il est alors possible de reconstruire dans le langage d'une telle absence ce dont il n'était pas possible de parler.

Il s'agit là d'un discours critique du détour ou plutôt d'un long chemin, propre à sa condition de crise, qui se tient au même temps à distance de cette condition. Cela a pour conséquence de mobiliser une pensée du retour dans la mesure où s'il existe un acte et un résultat de cet acte, cet exercice ou parcours discursif est l'objectivité d'une pensée non-objectivant qui requiert de toujours partir d'un fait, d'un acte pour atteindre de manière régressive, c'est-à-dire dans son auto-mouvement contradictoire, ce qui le rend possible.

Afin d'illustrer tout ce qui a été dit concernant la position subjective, en tant qu'effet de la conscience Malheureuse et sur la manière de construire un discours dans la différence crise/critique, nous emprunterons l'analyse de Jean-Luc Nancy au sujet de la négativité. Dans son ouvrage consacré à Hegel, intitulé *Hegel ; l'inquiétude du négatif*, Nancy élabore la notion d'inquiétude de la négativité pour examiner la douleur et la séparation du monde contemporain. Ainsi, le temps de l'inquiétude actuel serait traversé par la conscience du déchirement qui lui est constitutive et qui entraîne la mort de toute possibilité de signification elle-même. Autrement dit, ce temps souffre de la mort d'une pensée critique et, plus encore, d'un discours de la critique qui accompagne l'état de deuil, de crise dans son incapacité à prendre une décision.

Pour approfondir cette question, considérons la conscience-de-soi dans sa figure déchirée pour examiner le statut du « sujet » hégélien. Nancy interprète le sujet hégélien comme une action en mouvement, à savoir, comme ce qu'il fait lui-même, dont l'expérience est celle de la conscience de la négativité exprimée dans sa constante inquiétude concrète

déployée dans un monde fini. Au même temps, cette présence concrète de la négativité manifestée dans son inquiétude pulsionnelle, s'effectue aussi par le biais de l'extériorité du monde fini dans l'immanence subjective de la conscience. De telle sorte que l'extériorité du monde fini résulte elle-même dans son propre mouvement et transformation qui se laisse percevoir par la conscience-de-soi mais cette conscience-de-soi devient, de plus, dans son inquiétude déchirée, résultat d'une dimension de l'expérience du monde.

« Le sujet hégélien ne se confond pas avec la subjectivité en tant qu'instance séparée et unilatérale synthétisant des représentations, ni avec la subjectivité en tant qu'intériorité exclusive d'une personnalité. L'une comme l'autre peuvent bien être des moments, parmi d'autres, du sujet, mais lui-même n'est rien de tel. Pour le dire d'un mot le sujet hégélien n'est d'aucune façon le soi à part soi. Il est au contraire, et il est essentiellement, cela ou celui qui dissout toute substance, toute instance déjà donnée, supposée première ou dernière, fondatrice ou finale, capable de reposer en soi et de jouir sans partage de sa maîtrise et de sa propriété »⁶.

Dans cette perspective, l'on peut affirmer que le monde fini est l'extériorité historique des peuples qui se manifeste dans ce qu'elle a de rationnel immanent, étant donné que les peuples sont le sujet de leur devenir. Cette rationalité se manifeste toutefois comme conscience-de-soi qui, mobilisée par ses figures, conduit inexorablement à sa défiguration et, par là-même, à son Malheureuse exprimé dans sa corruption⁷. Moment à partir duquel il est possible de situer l'instant de l'unité crise/critique. En conséquence de quoi, nous interroger sur la possibilité d'une conscience critique, depuis le déchirement de l'inquiétude qui s'expose toujours à ce qu'elle est dès lors, à savoir, qu'elle « est » la scission subjective, nous mènera au dernier point de cette intervention.

Vi. Des Portées Contemporaines Du Malheureuse Comme Une Position Critique

Réconcilier raison et effectivité, à savoir, l'absolu nécessaire et la contingence, tel fut le projet hégélien qui a également traduit la pensée comme le pur mouvement dialectique de l'identité singulière et de l'universel dans sa différence structurelle et fonctionnelle. Hegel, formule, plus exactement, l'hypothèse - développée dans "La Phénoménologie de l'Esprit"-de l'identité différenciée entre l'intérieur et l'extérieur, entre le sujet et l'objet, qui permet de sortir des territoires formels du dualisme de la seule raison face à l'empirique pour être réunis et atteindre le lieu de leur effectivité historique. Il importe en effet de réfléchir à la spécificité de l'objet de réflexion que contient cette hypothèse. Autrement dit de comprendre l'Autre, par ses discours, ses articulations et confrontations afin de pouvoir y délimiter l'intervention pratique de la critique et, à partir de là, problématiser la crise en effet.

Il est pertinent, à ce sujet, de rappeler que la question de l'Autre, pensé dans la configuration du monde actuel a toujours convoqué, et continue de le faire, l'opposition voire l'exclusion. Dans la mesure où, déjà en son temps, Hegel le faisait remarquer, il convient d'analyser ses procédés pour pouvoir observer le symptôme de la crise actuelle.

D'une certaine manière, s'interroger sur l'Autre mène à la rencontre des problèmes théoriques et pratiques que nous impose l'urgence des temps actuels, investis par des actions tant conscientes qu'inconscientes qui organisent non seulement la position subjective en-soi mais aussi le traitement avec l'Autre. En ce sens, on voit apparaître là l'origine d'un discours, d'une rationalité dans laquelle l'Autre se dit ou encore se nomme. Cela nous fait passer d'une simple altérité de différence, qui est de l'ordre de ce qui est donné, à une différence de relation qui peut désigner la réconciliation conflictuelle du discours critique et de l'altérité. Pour ce faire, il est bien évidemment nécessaire d'inventer d'autres déterminations conceptuelles (du Concept, tel que Hegel le conçoit) et empiriques capables d'exprimer d'autres formes de liberté.

Toutefois, la notion de liberté est, par définition, une tâche dialectique et réflexive qui implique une inquiétude de la position subjective qui non seulement a conscience de ce monde mais qui se sait aussi elle-même monde, finitude. À cet égard, le discours qui sous-tend la pratique et la théorie de la liberté suppose que sa déclamation, à travers laquelle la conscience-de-soi comprend le monde et se comprend au monde, ne réduise pas la différence structurelle dans son mode de relation à l'Autre. En d'autres termes, qu'elle n'opère pas l'extinction à travers l'exclusion ou, si l'on veut, qu'elle n'annule pas les différences mais au contraire mette en valeur leur juste articulation et, par là-même, leur confrontation.

Ainsi, l'inquiétude de la position subjective permet d'introduire une conscience critique au sein de laquelle le processus de développement des déterminations conceptuelles soit capable de mobiliser de nouvelles formes d'expérience de liberté. Pour cela, l'inquiétude signifie ici que tout a déjà commencé, au sens où il n'y a pas d'origine mais toujours diverses figures qui sont défigurées et déplacées parce qu'elles sont, à savoir, par des formes successives de leur

⁶Nancy, Jean-Luc. *Hegel: l'inquiétude du négatif*. Paris, Hachette éditions, 1997. Pp. 7-8

⁷Je voudrais apporter ici une précision : le concept de « corruption » provient de la pensée grecque qui postule l'idée de corruption des « êtres », selon laquelle l'être, en se corrompant, en passant d'un état à un autre nie, par ce changement, sa situation antérieure pour se transformer et s'affirmer en autre chose. Ce passage est propre au mouvement et au devenir des choses. Par conséquent, même si la catégorie de corruption vient d'un statut ontologique, elle se manifeste phénoménologiquement lorsque l'Être devient individu, à savoir, lorsqu'il se singularise dans un monde déjà traversé de changements, autrement dit, il est corruptible.

processus d'articulation et de confrontation, par des formes du processus même et des formes contenues dans le processus.

De sorte que se dégage un mouvement dialectique infini qui ne fonde rien et qui ne s'accomplit pas non plus en un résultat quelconque. Mais c'est bien dans le processus même que apparaît la position subjective qui, dans son moment de Malheureuse, établit une relation avec un « début », étant donné que c'est là que le sujet prend une décision, c'est-à-dire, débute son jugement critique d'articulation. C'est là le geste de liberté. Finalement, ce qui nomme la condition de la décision, c'est la position subjective dans sa conscience Malheureuse même, en tant qu'elle est déterminée dans sa singularité de discernement.

Pour terminer cet exposé, nous dirons que la pensée n'est pas seulement un mode de scission qui juge par le biais de la raison et que c'est au sein de cette scission que se forme la conscience, mais nous ajouterons aussi qu'il s'agit là d'une décision pratique comme toute décision mais surtout d'une décision libre qui s'exprime dans la position subjective du sujet scindé, à savoir, qui se décide dedans sa finitude à ne se soutenir d'aucune façon qui implique aliénation ou limitation. En fait, tout début dans la décision, dans le jugement, dans la critique est davantage qu'un simple commencement c'est un surgissement dans le cours même de ce qui est donné, ce qui veut dire que le commencement est le surgissement d'une rupture qui contient le moment de crise. Voilà son symptôme. Si chaque sujet, dans sa position subjective, doit fissurer quelque chose pour prendre une décision, alors chaque sujet est une conscience qui contient cette rupture, c'est-à-dire, qui se constitue dans le Malheureuse de cette rupture.

En définitive, ce qui se produit n'est ni un commencement ni une fin mais une actualité infinie qui traverse et transforme ce qui est contingent du monde fini, où la négativité du présent est le conflit tragique et symptomatique qui expose le sujet, dans sa position déchirée, à un état et à une action qui ne sont autres que le repos et le mouvement ou encore l'état de repos qui est une action en mouvement et inversement. Autrement dit, même si la fonction de la négativité, comme être-diction, signifie que « l'Être » de la diction (expression, mot, terme) est sa contra-diction conflictuelle, il n'en reste pas moins que sa présence opérationnelle est d'être ce qui est effectif, c'est-à-dire, en effet. Il existe par conséquent un processus relationnel, en effet, producteur de moments figuraux qui, en même temps qu'ils disparaissent, c'est-à-dire qu'ils se subsument, surgissent dans une autre modalité, comme une autre figure phénoménale. Disparaître et surgir sont donc inséparables et constituent l'effectivité non seulement du monde mais aussi de la constitution subjective formée (bildung) par la conscience.

Si nous avons signalé plus haut la question du en effet – dans le sens de la spécificité de l'objet de réflexion inscrit dans la Phénoménologie, c'est-à-dire, par l'écriture de l'Autre en tant que discours, ses articulations et confrontations, pour pouvoir y délimiter l'intervention pratique de la critique et problématiser la crise en effet –, le thème de la critique, en ce qu'il définit la décision, depuis ce moment du parcours de l'exposition, est l'écriture qui trace le jugement de l'Être-là singulier qui apparaît au moment de son Malheureuse et qui serait, au même temps, la trace de la négativité dans la sphère de son concept (Begriff) qui réalise la position subjective concrète, à savoir, l'individualité singulière dans le monde.

Finalement, à partir de tout ce qui a été dit, il serait pertinent d'étendre l'interrogation sur la manière dont se distribuent les relations entre le dicible, le visible et le pensable dans une époque de crise/critique. En établissant tout d'abord, une logique critique de la politique qui, laissant apparaître en effet le mouvement qui l'engendre dialectiquement, à savoir, sous son être-diction, puisse exposer, dans un second temps, l'activité, l'état et l'action de l'individu, dans sa position subjective, dans la réalisation de sa propre liberté. En considérant l'idée de liberté comme la part d'inespéré des événements humains dont les processus visibles de concrétisation – qui constituent les sujets autodéterminés eux-mêmes par les moments figuraux vers leurs défigures – puissent mobiliser une pensée critique qui considère que rien n'est donné, c'est-à-dire, qu'aucun signifié ni concept n'est évident ni limité. Ainsi, l'idée de liberté ne sera pas une faculté que nous possédons ou un droit dont nous disposons. La liberté se trouvera dans le fait que le monde, et avec lui le sujet, ne sont pas programmés mais qu'il est, au contraire, nécessaire de forger son propre sens. Il importe de le faire comme existence dans le monde qui a ses conditions et ses limites.

Nous ne sommes pas libres dans le sens de « faire ce que nous voulons » ni « d'être indépendants de tout » parce que nous dépendons d'un grand nombre de choses et que notre « volonté », la plupart du temps, n'est que propensions, désirs ou aspirations qui viennent d'ailleurs. Le fait de comprendre que les choses sont ainsi et ce que cela peut signifier, marque le début de la libération. Voilà pourquoi la liberté nous surprend parce que nous découvrons qu'il y a autre chose en dehors de ce qui nous paraissait donné. Voilà l'effectivité du conflit de la négativité. De sorte que le défi n'est pas de s'accrocher à une réalité bien identifiée ni à une identité bien définie, étant donné qu'il faut à chaque instant reconsidérer les signifiés préconçus et établis et ouvrir d'autres possibilités dans la réalisation du concept.

Par conséquent, pour y parvenir, il est nécessaire de vivre la crise comme le moment du jugement et de la décision, sachant que le contemporain est caractérisé par l'impatience et l'anxiété. Il importe pourtant de trouver de nouvelles formes pour une nouvelle situation où les techniques, les pouvoirs et les attentes se sont peu à peu transformées. Et, de fait, il faut parvenir à faire comprendre cela. Voilà pourquoi une décision qui vient du Malheureuse est une patience non passive mais active une patience impatiente et une impatience patiente.

BIBLIOGRAFIA

- [1] Clavel, Maurice. Critique de Kant. Paris, Flammarion, 1980.
- [2] Grandjean, Antoine. Critique et réflexion essai sur le discours kantien. Paris, Vrin, 2009.
- [3] Hegel, G.W.F. Phénoménologie de l'Esprit. Paris, Gallimard, 1993.
- [4] Jarczyk, Gwendoline. Le mal défiguré étude sur la pensée de Hegel. Paris, Ellipses éditions, 2000.
- [5] Jarczyk, Gwendoline y Labarrière, Pierre-Jean. Hegeliana. Paris, Presses Universitaires de France, 1986.
- [6] Labarrière, Pierre-Jean. Structures et mouvement dialectique dans "La Phénoménologie de l'Esprit" de Hegel. Paris, Editions Aubier Montaigne, 1985.
- [7] Marmasse, Gilles. L'Histoire hégélienne entre Malheureuse et réconciliation. Paris, Vrin, 2015.
- [8] Marquet, Jean-François. Leçons sur "La Phénoménologie de l'Esprit" de Hegel. Paris, Ellipses éditions, 2009.
- [9] Michalewski, Czeslaw. Hegel "La Phénoménologie de l'Esprit" à plusieurs voix. Paris, Ellipses éditions, 2008.
- [10] Nancy, Jean-Luc. La remarque spéculative. Paris, Editions Galilée, 1973.
- [11] _____ Hegel l'inquiétude du négatif. Paris, Hachette éditions, 1997.
- [12] Perinetti, Dario y Ricard, Marie-Andrée. "La Phénoménologie de l'Esprit" de Hegel lectures contemporaines. Paris, Presses Universitaires de France, 2009.
- [13] Philonenko, Alexis. Commentaire de la "Phénoménologie de Hegel" de la certitude sensible au savoir absolu. Paris, Vrin, 2001.
- [14] Soual, Phillippe. Le drame de la liberté Introduction aux principes de la philosophie du droit de Hegel. Paris, Hermann Éditeurs, 2011.
- [15] Valls Plana, Ramón. Del Yo al nosotros una lectura de la Fenomenología del Espíritu de Hegel. Barcelona, Editorial Estela, 1971.
- [16] Vaysse, Jean-Marie. La stratégie critique de Kant. Paris, Ellipses éditions, 2005.
- [17] Wahl Jean. Le Malheureuse de la conscience dans la philosophie de Hegel. Paris, Presses Universitaires de France. 1951.